

## LEVER DE RIDEAU

Papa était extrêmement fier du choix de vie de son garçon, Mathieu, de son retour à la terre, à la nature. Il vit dans le Val de Loire, dans deux caravanes sans électricité, sur un bout de terre où il cultive des légumes. Papa l'appelait « mon manouche », avec toujours le même brin de fierté. L'était-il également de moi, quand il m'a vue prendre le chemin dont il osait à peine rêver lors de ses débuts à Rouen ? Beaucoup de gens venant me dire qu'il avait un talent extraordinaire, j'ai compris assez tard qu'il avait une écriture de génie. Je ne m'en rendais pas compte jusque-là, peut-être parce que Mathieu et moi avons, comme on dit, « grandi là-dedans ». Une de ses chansons nous touche particulièrement. Très ancienne, sur une mélodie magnifique, elle évoque un quartier de Rouen : « Martainville ». Il nous est arrivé de pleurer en écoutant notre père la chanter sur scène.

Comme j'habitais près du Picardie à Ivry, j'y allais tous les jours et je m'y sentais à l'aise. Je jouais de l'accordéon à l'époque et, un soir, papa m'a demandé de l'accompagner sur « Martainville ». Nous n'avons interprété ensemble qu'une seule de ses chansons :

« Une valse pour rien ». *A capella* la première fois. Impressionnée par mon père et gênée par tous les regards tournés vers moi, je l'ai chantée avec la hantise de gâcher un peu la soirée. Cette « valse pour rien » reste mon plus beau souvenir de scène avec lui. C'était au Connétable et nous venions d'apprendre qu'il avait un cancer du poumon.

Il m'a fortement influencée, mais je ne saurais dire de quelle façon. Des spectateurs me disent que j'ai certains de ses gestes sur scène et que, si mon écriture n'est pas la même, on y reconnaît quelque chose. Comme du pollen respiré auprès de lui au cours d'une vie pas toujours rigolote.

Je ressens une certaine responsabilité vis-à-vis de son œuvre. Et cela peut peser, on me le rappelle parfois. Je souhaite que ses chansons soient diffusées le plus possible et respectées. Attention ! J'aime mon papa plus que tout, mais pour moi il n'est pas une œuvre ni ce qu'il a écrit.

Je ne suis pas à l'aise dans la position de « fille de génie » et n'ai nulle envie d'apparaître comme la continuité de mon père. Il est important que je me dégage de ça pour, peut-être, y revenir un jour, dans plusieurs années et, pourquoi pas, rassembler plusieurs de ses chansons dans un concert. Je dois avant exister par moi-même, avancer, faire mon chemin.

Fantine LEPREST

## PRÉLUDE

Un beau jour de 2009, l'idée d'une biographie ne nous séduisant ni l'un ni l'autre, Allain et moi avons imaginé un ouvrage à plusieurs entrées composé d'un récit entrecoupé de formes courtes. Avec quelques chansons, des textes inédits... Ce qu'il nomma aussitôt ses « vignettes » : billets d'humeur, réflexions sur l'époque, quelques faits d'actualité, rencontres et moments vécus. « J'embarque », dit-il, me tendant la main à propos de cette traversée de sa vie d'homme, de chanteur et citoyen. Un livre selon sa formule « à quatre mains et à deux voix » qui prendrait le temps qu'il faudrait. Deux, trois années, pour l'entendre se raconter, l'écouter vivre, le suivre d'un atelier d'écriture à ses rencontres avec le public dont il était si friand, d'une scène à l'autre, du Casino de Paris à Lillebonne dans la région de ses débuts ou sur les rives du Saint-Laurent, au Festival de Tadoussac. Avec le sentiment, pour moi, de poursuivre l'aventure entamée un quart de siècle plus tôt avec lui, face aux micros de France Culture (« Diagonales ») et de France Musique (« L'Arbre à chansons ») lors de sa programmation à

L'Escalier d'Or par l'équipe du théâtre de la Ville de Paris.

Chanté par Juliette Gréco (« Le Pull-over », sur une musique de Jean Ferrat), « révélation » du Printemps de Bourges 1985, salué par un article dans les colonnes du journal *Le Monde*, Allain présente alors la particularité d'être un chanteur sans disque, poursuivant son long apprentissage à l'ancienne et repoussant le moment d'entrer dans un studio d'enregistrement.

Révélé par la scène auprès des journalistes de la presse écrite, Allain l'a d'abord été à lui-même par le public. Devant lui, il a apprivoisé l'espace autour du micro sur pied, a mesuré l'effet d'un geste, d'un regard, d'une intonation. Des endroits les plus humbles aux plus prestigieux, du théâtre Antoine-Vitez d'Ivry au Déjazet, à l'Olympia, au Bataclan ou sur la grande scène de la Fête de l'Huma. Les radios l'ignorant délibérément, son seul auditoire reste ce public vivant, debout, auquel il doit sa renommée, sa carrière.

Aussi marginal que les plus illustres de ses devanciers, qui forcèrent un jour le mur du silence (normes de programmations radio, formats et préjugés), il restera à la lisière.

Avec cinq albums en studio, jamais plus de deux fois avec le même producteur en une vingtaine d'années, sa discographie ne paraît pas un souci prioritaire. Ses deux albums en public dans la même période rafraîchissent merveilleusement les mémoires, mais ne constituent pas des atouts en termes de métier. Dans le milieu, il ne gagne en visibilité qu'à partir de ses années Tacet avec *Donne-moi de mes nouvelles* (2007), *Quand auront fondu les banquises* (2008) et les deux volumes *Chez Leprest*.

Tout compte fait, sa voix tient sur sept albums originaux, ce qui est finalement peu comparé aux chanteurs affichant une carrière d'égale longueur. Cette centaine de chansons ne représente qu'une part de son œuvre. Il en a confié beaucoup plus à ses amis Francesca Solleville, Enzo Enzo, Jehan – pour ne citer qu'eux – et à son jumeau musical Romain Didier, avec qui il a également écrit le conte *Pantin Pantine* et la merveilleuse *Cantate pour un cœur bleu*.

« Connait-on encore Leprest ? », s'interrogeait-il dans une de ses chansons. Aujourd'hui, alors que spectacles et soirées en hommage se multiplient, surgissent d'on ne sait quels tiroirs des couplets oubliés. D'autres restent à découvrir, comme cet *AbracadaBrel* – à l'affiche trois jours en janvier 2005 – avec onze textes mis en musique par Philippe Servain.

En 2011, nous le savions fragilisé par la maladie dont il affirmait s'être débarrassé. La réalisation du *Leprest symphonique* – il avait enregistré les voix de sept chansons – l'enchantait autant que la perspective d'une rentrée parisienne.

Son choix de tout lâcher une nuit d'août et de partir au « paradis des musiciens » m'a laissé cœur et bras ballants.

Quatre saisons sont passées sur notre chantier en l'état avec ses notes, ses retranscriptions, ses pistes à creuser... Je l'ai repris au point de départ. De son Cotentin natal à Mont-Saint-Aignan, à ses années rouennaises, où il se cherche. Le terreau de son œuvre écrite, tout paraît tellement déjà là avant qu'il ne « monte à Paris ». Choisisant de vivre à Ivry, il s'y trouve, déployant ses ailes et son art. Suivent, comme

existent des tombées de nuit, des périodes entre chien et loup traversées par l'éclair du mot juste.

Dans ces pages, les voix de ses proches et de ses amis prennent fréquemment le relais de la sienne. Elles précisent, renvoient parfois au flou de toute mémoire, colorent le récit. Autant de cailloux posés sur le chemin.

# 1

*Un cri avalé de travers  
L'harmonica faux de mon frère  
Et du vent à qui veut le prend  
Dans le jardin de mes parents  
À Mont-Saint-Aignan près de Rouen*

« Mont-Saint-Aignan » (Allain Leprest/Romain Didier)<sup>1</sup>

Le Cotentin, avec sa « tête de chien » en haut à gauche de la carte de France, appartient à la géographie affective d'Allain. Il y naît, y passe la première année de sa vie. Et il y a, chaque été, rendez-vous avec les chevaux qui galopent tôt sur la grève. La mère rapporte des bigorneaux, les enfants pêchent coquillages et lançons, petits poissons frétilants. Pour la première fois de l'année, il voit son père se reposer. Tout est futile, léger, comme si chacun effleurait du doigt une promesse d'éternité. La marchande du kiosque file la barbe à papa, vend ses sucettes chaudes pour quelques

---

1. Voir la liste complète des éditeurs des chansons d'Allain Leprest pp. 393-394.

centimes. Flonflons d'accordéon. Un petit cirque dresse son chapiteau. La femme fait l'écuyère, le mari soulève les haltères et leur petite fille vend les chocolats. L'électricité est branchée sur le compteur de la grand-mère à qui ces braves gens glissent un billet en partant. Le grand-père paternel tient, dans un des bourgs de la région, l'épicerie Leprest. Il est l'un des dix-huit enfants d'une famille normande qui a payé un lourd tribut à la guerre. La grande. Celle de 14.

La branche maternelle vit, elle, dans la région bordelaise. La mère d'Allain, native de Libourne, est placée à l'adolescence chez une vieille dame aisée qui passe ses vacances dans le Cotentin. Marguerite Gravier, la petite bonne, fait les courses à l'épicerie Leprest dont Jean, le futur père d'Allain, est le commis. Les deux jeunes gens se plaisent, s'épousent. Au bout de trois, quatre ans, le commerce bat de l'aile, le jeune couple va à Rouen, où il vit dans une chambre avec le fils aîné Georges. Allain, né à Lestre, est confié à une dame du voisinage dans l'attente d'un logement convenable pour la famille. Tout ce petit monde s'installe un an plus tard, en 1955, dans un ancien corps de ferme de Mont-Saint-Aignan. La sœur, Pierrette, naît en 1959, apprend à marcher dans le jardin parmi les rosiers. Le père a la passion des roses et de la sculpture sur bois. Titulaire, dans les années 1940, d'un diplôme de compagnon ébéniste et sculpteur, il a renoncé à prendre la suite de son patron. On dit de cet homme d'une extrême prudence qu'il hésitait à se lancer dans un projet, ce qui l'aurait poussé à mettre en sommeil sa créativité.

Magasinier chez deux petits patrons qui l'ont à la bonne, il fait les livraisons. Il est licencié lorsque les affaires déclinent. Il met alors en avant ses compétences



en menuiserie pour être embauché à l'université de Rouen, où il répare un peu tout. Rabots, varlopes, ciseaux à bois... Pour rendre service à ses amis, le dimanche, de ses mains façonnées par le travail – « immenses », dira Allain –, il scie, découpe, assemble tenons et mortaises dans son coin d'atelier où flottent le doux parfum du bois et une entêtante odeur de colle. La maman tient le ménage. Trois enfants, ce n'est pas une mince affaire. Couplets et refrains rythment sa journée. Ce « grillon » a gardé l'accent de son Sud-Ouest natal. Pour Allain, elle est une « chantante ». Tous sourient aujourd'hui du moment où, finissant le succès d'Henri Garat, « C'est un mauvais garçon » (« ça joue du poing / d'la tête et du chausson »), elle balançait sa pantoufle ou sa ballerine à l'autre bout de la pièce.

Jean, le père, aime égrener le souvenir des spectacles auxquels il a eu la chance d'assister. Comme les opérettes dans lesquelles se distinguait Bourvil, un compatriote de l'autre bout du pays de Caux, dont le caractère, la gaucherie, le rire faisaient mouche à tous les coups. Et les vedettes tels Michel Simon, Fernandel, Albert Préjean, qui menaient une double carrière au cinéma et sur les scènes, notamment celle du Vieux Cirque de Rouen. Comme autant de repères, les chansons jalonnent des années qui ne sont pas si éloignées. Ses connaissances en matière de variétés ravissent son auditoire. La radio surgit dans le cocon familial sous la forme d'un poste stéréo Telefunken qui fait également tourne-disques. « On regardait la radio autant qu'on l'écoutait », se souvient Allain.

Le jeudi, jour de congé scolaire, permettant la grasse matinée aux enfants, la veille, en soirée, les 45 tours s'enchaînent sur la platine : extraits d'opérettes

viennoises, un peu de jazz, Piaf, Aznavour, Mouloudji, Montand, Francis Lemarque. « Ils réalisaient le rêve de tout chanteur en étant à la fois populaires et profonds. Il suffisait de glisser “Mon frère, Kléber et moi” ou d'évoquer “Le Temps du muguet” pour que ces chansons nous touchent par leur dimension universelle. J'ai commencé à comprendre que la chanson pouvait dire des choses. »

L'écoute silencieuse du mercredi soir finie, le père pose délicatement sur l'appareil, comme un couvercle, l'emballage de carton d'origine qu'il a recouvert de papier peint.

Avec la vogue du Teppaz, les deux frères disposent chacun d'un tourne-disques dans leur chambre. L'un privilégie la pop anglaise et l'autre découvre Brel, Brassens, Ferré. La télé viendra plus tard avec les premières payes de l'aîné, tourneur-fraiseur à l'époque. La cadette choisira l'enseignement. « Institutriste » selon Allain, toujours friand d'un bon mot.

« La maison de nos parents c'était La Maison, dit Pierrette aujourd'hui. Je vois les roses, le jardin. Quand j'y pense, c'est le printemps, l'été. Le gravier crisse, les boules de pétanque s'entrechoquent. »

Dans les propos des familiers, elle paraît un immuable point de ralliement. Comme si, fermant les yeux, il suffisait d'en pousser la porte pour renouer d'invisibles fils, redécouvrir ce que, pour chacun, les ans y ont déposé durant un demi-siècle.

Lorsque la famille emménage, les terres agricoles occupent une bonne partie de la commune. Mont-Saint-Aignan est encore un village avec quelques hameaux, mais l'époque n'est plus celle, bucolique, où un arrêté municipal interdisait aux « chevaux quoique

attachés de séjourner plus d'une heure à la porte d'un café ou d'un cabaret » ou obligeait « les gens reconnus ivres à cheval ou en voiture à aller au pas ». Il reste pourtant encore deux gardes champêtres dans la commune, transformés en agents de police dans les années 1960. Ces années-là, vaches et moutons, labours et pâturages disparaissent du plateau de l'ancien Mont aux Malades à mesure que s'élèvent les bâtiments de l'université, des logements par centaines et tout ce qui va avec. Béton, voies goudronnées et ronds-points fleurissent en une dizaine d'années. Une attraction pour les familles qui, le dimanche, se rendent sur les premiers chantiers au Bois l'Archevêque puis aux Coquets.

Les Leprest, sans voiture, bougent peu. Rouen n'est qu'à deux kilomètres. Un autre univers. La ville. Les veilles de rentrée scolaire, les enfants s'y rendent par l'autobus n° 16 avec leur mère pour acheter « des croquenots, des vêtements ». « Le lendemain, on disait aux copains : “Je suis allé à Rouen !” Un événement ! La ville aux cent clochers est dans un trou, une cuvette. On y redescendait pour la grande foire de la Saint-Romain et on mangeait sous le chapiteau de l'Ours noir. Parfois, coup double, mais pas tous les ans, on y revenait pour le cirque Rancy et sa ménagerie. » Le père, à l'époque employé chez un demi-grossiste en épicerie, Rouen rive gauche, rentre à pied chez lui à midi. « Dix bornes par jour ! », évalue Allain, qui, s'il a chanté Mont-Saint-Aignan avec beaucoup de sensibilité, en parle assez peu.

À l'évocation de la rue Thouroude, il hésite sur le numéro. La perspective de la rue n'a sans doute guère changé, avec ses pavillons et leurs discrets jardins préservés du regard par des murets d'où émergent arbres et arbustes. La seule incongruité de cet îlot tranquille

tient à un immeuble de quatre étages avec parking. Il s'élève précisément à l'endroit où pâturait un âne qui ravissait Allain. À quelques pas d'une maison basse mansardée divisée en trois logements. Deux, trois photos ravivent sa mémoire. En particulier celle d'une pompe à bras à la peinture bleue passée. « La Japy ! s'exclame-t-il. L'hiver, on la vidait à cause du gel et l'été on versait un peu d'eau pour l'amorcer avant d'arroser le jardin. Nous allions chercher l'eau potable plus loin à la pompe publique avec un broc. Et chaque fois un empaffé de clébard déboulait en aboyant. Sans méchanceté, pour jouer. Mais on détalait comme des malades et on perdait les trois quarts de la flotte. Du pas de la porte, ma mère nous demandait d'y retourner ! » Photo d'une porte de remise... La buanderie dans laquelle son père rangeait ses outils de jardin. « Un jour, après avoir fait de la peinture, il installe une bassine dehors pour se laver. Un merle se pose sur son épaule. Il entre dans la maison, le merle le suit. Il est resté jusqu'à la fin de l'été, même pendant nos repas, perché ici ou là. On l'a appelé Pierrot. Incroyable ! Puis il s'est cassé. » La balade d'une photo à l'autre continue avec la maison du docteur et celle, plus cossue, des « Parisiens », où se donnaient des fêtes, puis une demeure tout en longueur, imposante : « Le Château, qui n'en était pas un. » L'église du XII<sup>e</sup> siècle, où il a fait sa communion solennelle, le presbytère, la maison des Tisserands. Rue des Flâneries, du Bel-Évent, des Fougères qui mène à la Forêt Verte. « On y allait aux beaux jours en famille avec le panier garni d'œufs durs, du poulet froid. Et une nappe que ma mère déployait avec précaution sur l'herbe. Une petite heure de marche à l'aller, autant au retour, moi qui ai

du mal à arquer actuellement, je m'y vois ! On buvait un coup de cidre fermier dans une sorte de guinguette dont j'ai oublié le nom... La Cidrerie ! »

Enfant, sa sensibilité le pousse davantage vers les fillettes de son âge que vers ses copains, dont il partage peu les jeux et les rapports parfois rugueux. Introverti, un peu solitaire, en retrait, il se dit timide – « mais il ne fallait pas me les casser ! » – tout en éprouvant le besoin d'être accepté, d'une petite popularité. « Comme si être accepté demandait un effort », commente-t-il.

Ses fantaisies en famille font sourire, jusqu'au moment où sa mère lui intime de « cesser de faire l'intéressant ». Imprévisible, fugueur, il est capable de grosses bêtises. « J'ai grandi longtemps en rêvant d'être prêtre, en volant des vélos et en collectionnant les images du chocolat Poulain », écrira-t-il dans la présentation de son premier disque en 1986. Les échappées des coureurs du Tour de France l'émerveillent et l'immense champion Jacques Anquetil réside tout près. Les vélos des échappées belles d'Allain ne le mènent pas loin. Ces emprunts ne durent que le temps d'un tour dans le quartier. Quant à devenir prêtre... Son père, étranger à la religion, taquine volontiers son épouse sur ce qui l'attend là-haut. On dit qu'elle est « la bonté même ». Sans être dévote, elle croit humblement. La messe est pour Allain son premier spectacle et il s' imagine enfant de chœur, le « truc rouge » sur les épaules, agitant la clochette. L'idée d'un monde fraternel, de l'ouverture aux autres, l'impressionne jusqu'au jour où il réalise qu'il perçoit la religion à travers la générosité de sa mère. Il en fait alors le deuil « en moins de temps qu'il ne faut à un cierge pour

s'éteindre ». « Après, je suis passé du côté de chez Darwin et de l'évolution de l'espèce », conclut-il.

Comme la plupart des enfants des années 1950-1960, il entre dans les livres par le récit d'aventures. Celles du *Clan des sept* cultivant secrets et mots de passe (Bibliothèque rose) et celles des *Compagnons de la Croix-Rousse* narrant la découverte de Lyon, froide et peu rassurante pour un enfant de la campagne qui y a suivi son père. L'histoire d'une amitié entre plusieurs gamins au caractère bien trempé qui forment la bande du Gros Caillou. La personnalité la plus touchante en est la seule jeune fille, malade dans le premier volume, et dont l'intuition guidera le groupe. Les ouvrages (Bibliothèque verte) comportent des illustrations sur lesquelles Allain s'attarde, laisse libre cours à son imagination. Avec *Croc-Blanc*, *L'Appel de la forêt*, très prisés à l'époque, il découvre Jack London. Plus tard il mesurera la richesse de son œuvre, de sa vie entre vagabondage et reportage, de sa foi en un socialisme pur et dur (*Le Talon de fer* ou *Le Peuple d'en bas*). C'est avec Victor Hugo, dont il découvre assez vite les dessins à l'encre de Chine illustrant *Les Burgraves*, qu'il entre par la grande porte (*Les Misérables*) dans la littérature selon son cœur. Au point de se définir comme « hugolâtre » auprès de ses copains les plus proches !

Le premier des contemporains à l'émuvoir est Marcel Pagnol avec ses souvenirs d'enfance. En particulier *Le Château de ma mère*. Il transpose le récit en Normandie. Pommiers en guise d'oliviers, corbeaux à la place des bartavelles et une Méditerranée aussi verte que la Manche au large de son Cotentin natal. « Les Normands sont souvent bourrus de prime abord, ils te regardent un peu comme ça. Taiseux ! Les mots de

Pagnol sourient avec un peu de cet accent qu'avait ma mère parfois. Le sien venait du Sud-Ouest. Tous ses personnages un peu moqueurs auraient pu vivre dans ma maison tant ils me paraissaient familiers. Sa mère ressemblait à la mienne. Son frère Petit Paul, c'était mon voisin d'à côté. Aucun de ses personnages n'avait le côté désincarné des héros qui meurent glorieusement dans les œuvres romanesques ! Lili des Bellons, le copain du narrateur, à peu près du même âge, connaît tout du coin de campagne où il a grandi. Il sait tout du temps qu'il va faire, où trouver les champignons, du raisin. Son ami de la ville, Marcel, lui, connaît les mots. Tout en sachant qu'ils ne lui seront pas très utiles, il les lui apprend en les notant sur un bout de papier : "javelle", "jachère", "anticonstitutionnellement". J'adorais la lettre que lui écrit Lili : "Ô collègue." Je l'entendais ! Je n'en revenais pas qu'il fasse autant de fautes d'orthographe aussi grossières. Je les corrigeais dans ma tête. Sans doute pas toutes ! Et puis il y a la fin. La voiture amenant la mère au cimetière suivie par Marcel et Petit Paul se tenant par la main. En trois lignes on apprend que le copain Lili des Bellons n'est pas là parce que, cinq ans auparavant, il s'est endormi sous un drap de neige dans une forêt du Nord, touché d'une balle en plein front. Comme "Le Dormeur du val" de Rimbaud. Ça me bouleversait tellement que, ne voulant pas de cette fin, j'ai arraché les quatre ou cinq dernières pages du livre pour le lire et le relire jusqu'à satiété. »

Son « goût immodéré du français » ravit sa marraine, Yvette Bergère. Institutrice, chargée d'une grande classe, elle se rend le dimanche après-midi rue Thouroude chez les parents d'Allain avec un

impressionnant paquet de copies à corriger. Il l'assiste. Attablé près d'elle, il les lit une à une, s'arrête : « Regarde celle-là, elle est bonne. » « Il ne voyait pas les fautes d'orthographe, mais détectait en un clin d'œil bonnes et mauvaises tournures », se souvient-elle.

Il passe son temps en classe à crayonner, dessiner et, à l'abri des regards, écrit ses premiers vers inspirés par Lamartine, Hugo et l'épopée napoléonienne :

« Austerlitz, Iéna, Waterloo  
Tous ces noms gravés sont sur le drapeau  
Ils marchent en chantant dans la joie et l'ivresse  
L'ouragan n'est pour eux qu'une simple caresse<sup>1</sup>... »

Il tape ses vers d'un doigt sur la petite machine à écrire rouge offerte par un parent. Lecteur de tous les romantiques, il rêve d'amours malheureuses, de bourrasques, de courses avec les nuages, d'avancées dans l'opacité du brouillard. Comme porteur d'une indécible blessure. Il n'imagine pour s'en libérer qu'une grosse bêtise. « Pour qu'on me regarde », dit-il. Pour qu'on l'écoute. Seule issue, la maison de correction, pour tirer un trait sur son tourment. Il part à l'école un matin, la petite machine à écrire rouge dans son cartable, « pour la bazarder » dans les vitres de la gendarmerie. « Ça va faire de l'esbroufe, on va me passer les menottes, m'embarquer. Je passe, fais demi-tour. Un gendarme du nom de Delattre, qui connaissait tous les gamins et cultivait un jardin ouvrier (un gendarme de proximité !), me fait d'un ton bonhomme : "T'es pas en classe, Allain ?" Cette seconde-là, j'ai vu l'école d'un côté, la maison de correction de l'autre. J'ai pris le chemin de l'école. »